

XYZ. La revue de la nouvelle



Petite histoire d'une histoire à venir

André Major

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

Numéro 101, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (2010). Petite histoire d'une histoire à venir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 9–14.

Petite histoire d'une histoire à venir

André Major

AU BEAU MILIEU de cette journée d'octobre, alors que l'été avait ressurgi, plus torride et accablant qu'il ne l'avait été deux mois plus tôt, j'en avais eu assez de suer sur ma machine bourdonnante, assez surtout de traquer cette silhouette sans visage qui tantôt échappait à l'emprise des mots, tantôt menaçait de m'apparaître comme un insupportable sosie, et j'avais quitté mon quartier somnolant dans son atmosphère quasi champêtre — sans savoir pour où, uniquement désireux de me frotter à des existences étrangères, plus banales, moins problématiques en tout cas, que celles avec lesquelles je me débattais depuis des jours et des semaines. Un violent besoin m'était venu, un goût de flânerie, une envie de paresse, me poussant à la recherche de ce romanesque de la rue qui se livre tout cru au simple regard sans rien exiger en retour.

Sitôt sorti des étouffantes catacombes du métro, j'avais senti l'animation de la rue Mont-Royal s'insinuer en moi et me guider jusqu'à la rue Saint-Denis que je descendis d'un pas aussi nonchalant que possible, m'arrêtant devant les vitrines des librairies, des boutiques et des restaurants, mais repartant aussitôt, quoique sollicité par les excitantes odeurs de cuisson et ces livres dont l'unique charme était sans doute la nouveauté. La rue, les passants, les odeurs, les bruits, tout ce qui m'entourait formait un fleuve dont le courant m'entraînait toujours plus loin, vers le bas de la ville, vers ces cafés, de plus en plus nombreux, qui avaient profité de cette miraculeuse journée d'été pour regarnir leurs terrasses de tables et de chaises. Mais je ne m'y arrêtais pas, prenant plaisir à croiser des spécimens de toutes espèces, chacun reconnaissable à sa tenue vestimentaire, à son allure — crânes rasés ou cheveux en brosse aux teintes diverses — et même à sa démarche. Tout à coup, se démarquant de ce foisonnement, il m'arrivait de reconnaître un de mes contemporains plus ou

moins bien déguisés et je me rendais compte que je devais, moi aussi, détonner dans ce paysage humain.

Comme je faisais halte devant la vitrine d'un bouquiniste, ma propre image me rappela que je me rangeais dans une catégorie bien identifiable, celle des quadragénaires dont la barbe grisonne et les épaules se voûtent sous le poids de ce monde qu'ils ont cru devoir porter au cours de leur jeunesse, mais qui conservent néanmoins une allure juvénile grâce à leur minceur sans doute, de même qu'à cette tenue inchangée ou presque d'intellectuels débraillés. Ce n'était pas simplement une affaire de tenue, je le sentais. Autre chose m'empêchait de me confondre avec les indigènes et les familiers du quartier. Ce qui clochait chez moi, je crus bientôt le deviner : mon air trop curieux. Oui, ce regard avide que je posais sur tout et qui se heurtait, me semblait-il, au masque de parfaite indifférence derrière lequel ils semblaient se dissimuler tous, sauf ceux qui comme moi n'étaient que de passage. À la longue, ça me viendrait, me disais-je, cet air de souveraine indifférence, au terme d'une période plus ou moins longue d'acclimatation. C'est l'un des traits et attrait de la grande ville que de permettre à chacun de choisir son allégeance culturelle, son appartenance tribale, son code moral et son masque.

Je déambulais donc, à mon propre rythme, sans hâte, pour tout dire, n'ayant aucune destination à atteindre, aucun but à poursuivre, l'esprit égaré dans cette dérive de visages et d'accoutrements, simplement occupé à jouir du temps qui m'était alloué et des odeurs de toutes sortes, à commencer par l'indéfinissable parfum de cette journée d'automne enfiévrée par une chaleur estivale. Ce serait bientôt l'heure où, comme la plupart des passants, je succomberais aux odeurs de cuisson. Ayant traversé le boulevard de Maisonneuve, je naviguai un moment dans le tohu-bohu de cette fin de journée avant d'accoster à l'une des terrasses passablement achalandées qui se faisaient face des deux côtés de la rue. Une table se libérait justement et je me précipitai dessus comme une mouche, n'osant pas encore retirer mon veston de velours défraîchi dans lequel je mijotais depuis un bon moment. Je m'en

voulais un peu de n'avoir rien à lire en attendant qu'on me serve, pas même un journal, tellement commode quand on a envie de tirer le rideau entre soi et le reste du monde. En vérité, je me plaisais assez dans cette position privilégiée de voyeur, au point de me ficher pas mal de l'air que je pouvais avoir. Je finis même par tomber la veste, comme on dit dans les vaudevilles, et je me mis à boire la bière fraîche qu'on venait de me servir sans cesser de regarder plutôt distraitemment du côté des passants qui affluaient et refluaient, seuls ou en groupe, sur toute la largeur du trottoir et même dans la rue où les autos circulaient au ralenti, klaxonnant et freinant à la dernière seconde comme il est d'usage chez nous.

Puis, la bière et la lassitude aidant, je me contentai de jouir de l'espèce de bien-être qui m'était octroyé. Mon croquemonsieur avalé, je commandai une deuxième bière que je bus à petites gorgées en lorgnant un solitaire qui, à la table voisine, achevait une salade César, le regard absent, comme flottant sur des pensées lointaines. Le soleil avait cessé de projeter dans les vitrines d'en face des lueurs d'incendie, mais l'air demeurait exceptionnellement chaud et stagnant. Il m'arrivait rarement de me retrouver seul et totalement disponible — si rarement qu'il m'en venait une vague culpabilité dont la contemplation de mon voisin parvenait parfois à me distraire : il avait repoussé son bol pas tout à fait vide et il sirotait son expresso en regardant de temps à autre au-dessus de moi ou à travers moi. Il avait le crâne dégarni, presque glabre, et laissait pousser ses cheveux d'un brun terne sur ses épaules. Je lui donnais pas loin de quarante ans, à cause, peut-être, de ce perpétuel froncement de sourcils qui lui ravageait le front et du veston de tweed qu'il n'avait pas retiré malgré la chaleur. Je l'imaginai célibataire, habitué en tout cas aux repas pris à la sauvette et en solitaire, pas du tout incommodé par les bruyantes manifestations de la clientèle environnante. Comme s'il n'était pas vraiment là, même quand il allumait une Gauloise, contrairement à moi qui, en bourrant ma pipe, ne cessais de tout enregistrer, jusqu'aux moindres détails, sans arrière-pensée, uniquement mû par une pure curiosité. 11

Après avoir tripoté son allumette éteinte, il la jeta par terre, comme si le cendrier n'avait aucune raison d'être. Nos regards se croisèrent au moment où je faisais signe au garçon de m'apporter l'addition : aucune connivence ne se manifesta alors ni plus tard. Quelque chose dans son regard m'avait mis mal à mon aise — quelque chose de simplement déplaisant que je renonçai à explorer. J'aurais dû normalement me réjouir de le voir se lever, régler son addition et partir, mais au lieu de savourer l'espèce de vacuité retrouvée, je me levai à mon tour et lui emboîtai le pas, mon veston sur le bras, ne me demandez pas pourquoi, poussé probablement par le besoin de savoir où il échouerait maintenant, lui qui n'était ou n'aurait dû être qu'une silhouette parmi tant d'autres et voué de ce fait à s'évanouir hors du champ de ma conscience.

Au lieu de traverser Sainte-Catherine, comme il avait d'abord paru le faire, il obliqua à droite, vers l'ouest donc, marchant d'un pas plus lent que tout à l'heure, incertain de sa destination ou du but de sa promenade. J'avais bien envie de le laisser tomber, compte tenu de l'inutilité probable de ma filature et de la fatigue que je commençais à ressentir. Il s'arrêta devant l'affiche d'un bar où des habitués entraient, puis se remit en route, incapable, me semblait-il, de se résoudre à choisir dans cette enfilade de bars celui qui répondait à son attente, mais peut-être ne savait-il pas lui-même ce qu'il escomptait de cet interminable lèche-vitrines. J'allais l'abandonner à son indécision et rebrousser chemin quand je le vis s'arrêter abruptement et aborder, devant l'entrée d'un magasin, une fille plutôt jeune, vingt ans à peine, cheveux coupés court et d'un roux cuivré, portant un débardeur blanc un peu moulant, un pantalon vieux rose bouffant, qui s'étranglait juste au-dessus des chevilles, et des sandales à talons hauts. Je profitai du fait qu'ils étaient en pleine conversation pour m'approcher le plus possible, sans parvenir à en saisir la teneur, troublé néanmoins par le murmure de leurs voix. C'est justement le caractère insaisissable de cet échange qui allait m'apparaître comme l'élément le plus stimulant de cette

de cette soirée d'octobre au cours de laquelle, on s'en souvient encore, le mercure devait se maintenir aux alentours de 20 degrés Celsius — un record si l'on tient compte du fait que l'été des Indiens était bel et bien révolu...

Une heure plus tard, en effet, dans le silence de la pièce où je m'étais de nouveau attelé à ma machine, je me rendis compte que la perception confuse que j'avais eue de cette rencontre entre un inconnu et une jeune prostituée me garantissait une liberté de manœuvre grâce à laquelle l'imagination pouvait travailler ou fonctionner selon ses propres règles, sans être entravée comme cela arrive parfois par une connaissance trop grande des faits. Ce que j'avais vu et cru deviner me suffisait amplement : un peu plus et ç'aurait été trop, un peu plus et ça ne m'aurait rien dit. Au moment où j'avais tourné les talons pour m'acheminer vers le métro, indifférent au grouillement de la rue, j'étais en proie à une émotion difficile à définir, mais qui exigeait que je me mette à table. Émotion pure en son jaillissement, bien que provoquée par un ensemble de choses vues, par le climat particulier de cette soirée et par la totale disponibilité dont je jouissais alors.

Je me mis donc au travail, sachant que je ne tenais là rien de plus que le fil fragile d'une histoire brève, de dix à douze pages, peut-être moins, qui s'ajouterait à une série d'instantanés dont le dessein m'échappait pour le moment, encore que, poussé au pied du mur par un interlocuteur têtu, je pusse en révéler certains motifs. Mais je n'en étais pas là, en cette fin de soirée, engagé tout entier dans une aventure imprévue et imprévisible qui me détournait de tout le reste, à commencer par le roman en panne dont la troisième version jaunissait un peu plus chaque jour sur ma table. Et je n'avais plus d'autre hantise que la poursuite de l'inconnu au crâne dégarni et de la jeune fille au pantalon bouffant, silhouettes qui, contrairement à toutes celles que j'avais croisées ce jour-là, occupaient toute la place en moi, vivant à même ma vie, faisant appel à ce qu'il y avait de plus familier comme de plus obscur en moi, parlant à travers ma gorge et m'acculant, momentanément du moins, à n'être plus que ce lieu commun

où leur existence s'accomplissait pour que la mienne se justifie enfin. Après, quand tout serait fini, deux ou trois heures plus tard, je n'éprouverais rien si ce n'est une sensation de lassitude profonde et de soulagement, et je sortirais prendre un peu d'air dans le jardin avec l'impression bien connue de traîner une carcasse désertée, sans âme, jusqu'à ce que, de nouveau, d'autres existences nées du hasard, du rêve et du tréfonds du passé, me possèdent avec la même avidité de vampire.

Octobre 1983-mars 1985

Parue dans le numéro 2, été 1985.